Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 19 (1881)

Heft: 51

Artikel: Coumeint quiet n'est pas adé tant bon dè derè tot foo cein qu'on sè peinsè

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-186635

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

La rue de la Louve. — Couvaloup.

On nous adresse, de Fribourg, la question suivante : « Pourriez-vous me dire pourquoi, à Lausanne, il y a une rue appelée *rue de la Louve?* » Est-ce que Lausanne aurait aussi, à l'instar de » Rome, quelque légende de Romulus et Remus, » ou de louve, dans les annales de sa fondation. »

Un de nos abonnés a bien voulu nous donner à ce sujet les renseignements suivants :

Il y a, à 15 minutes au nord de la ville de Lausanne, la plaine du Loup, sur laquelle Charles-le-Téméraire établit son camp en 1476. Ces parages étaient hantés par les loups dans les siècles passés, ces carnassiers étant alors très nombreux dans tout le pays. Le ruisseau qui borne cette plaine à l'est a reçu d'elle le nom de Louve, et il vient, dans Lausanne, joindre ses eaux à celles du Flon, à la croisée de la rue de Pépinet avec la rue Centrale, où il y avait, il y a quelques vingt ans, un pont en amont duquel se faisait la jonction des deux ruisseaux, actuellement couverts. La partie du ruisseau de la Louve qui était encore à découvert, dès le fond de la rue de la Palud en Pépinet ayant été voutée et convertie en rue, a reçu le nom de rue de la Louve. Il y a loin de là à une légende, comme vous le voyez, puisque c'est de l'histoire contemporaine.

Puisque nous en sommes sur le chapitre des loups à Lausanne, disons un mot du vallon de Couvaloup, soit vallon sur le ruisseau du Flon, à l'orient de la Cité, à Lausanne jusqu'aux tanneries de MM. Mercier. On croyait, à tort, nous a dit M. le professeur Wiener, dans une séance de la Société d'histoire, que le nom de *Couvaloup* dérivait du latin : *Cave lupo*, soit : gare au loup, mets-toi en garde contre le loup, mais il n'en est rien, dit M. Wiener, qui a cité un ancien document du XVe siècle, à Bex, à l'occasion d'un procès où le nom local de Couvaloup était mentionné sous les trois variantes suivantes : *Convallon, Couvallon, Couvalou,* soit Chenalettaz, pour dire un vallon, du latin *Convallis* : plaine environnée de collines, vallée. Dans le cas particulier de Bex, il n'y a pas de doute que *Couvalou* ne vienne de *Convallis*.

Cependant nous estimons qu'à Lausanne le nom de Couvaloup pourrait provenir d'une autre source, du latin : *circum-vallum,* c'est-à-dire localité, vallon ou rue qui borde les murs, les remparts ou les fossés d'une ville, soit en dehors, soit en dedans, car il y a aussi dans Lausanne une rue de Couvalou, tendant dès la porte de Couvalou à l'ancien hôpital. En cela nous avons un exemple palpable dans la rue de Couvalou, à Morges, qui est une rue intérieure, en plaine, parallèle au mur d'enceinte de la ville.

Si de circum-vallum nous retranchons *cir*, et changeons l'*m* en *n*, nous aurons *cun-vallun*, d'où *couvalou*.

A ce sujet nous rappellerons qu'il y a 50 ans, on lisait sur la porte de ville à Payerne, du côté de Corcelles, soit à l'orient, l'inscription suivante : *Deus urbis nostræ vallum*, en sous-entendant le verbe *est*. *Dieu est le rempart de notre ville.* Les lettres capitales dans l'inscription en donnaient la date.

J. F.-P.

Vieilles filles. — C'était autrefois l'usage, en plusieurs provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que, cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir, à son tour, un époux avant la fin de l'année. Et l'on trouve encore au village plus d'une jouvencelle qui, sous l'influence de cette superstition, prend secrètement ses mesures afin de fixer la première une épingle à la coiffure d'une fiancée. Or, comme un tel usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque, d'après la légende, toutes sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille *reste pour coiffer Sainte-Catherine;* ce qui signifie qu'elle n'a chance d'entrer en ménage qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir.

Voici une autre explication de ce proverbe, fondée sur l'ancienne coutume d'habiller et de coiffer les statues des saintes, dans les églises catholiques. Comme on ne choisissait que des vierges pour coiffer Sainte-Catherine, la patronne des vierges, il fut tout naturel de considérer ce ministère comme perpétuellement assigné à celles qui vieillissaient sans espoir de mariage, après avoir vu toutes les autres se marier.

Les Anglais disent dans le même sens : *To carry a weeping willon branch.* « Porter la branche du saule pleureur, » parce que le saule, emblême de la mélancolie, est particulièrement regardé en Angleterre, comme l'arbre de l'amour malheureux, opinion confirmée par la vieille romance du *Saule*, dans laquelle gémit une amante abandonnée.

(QUITARD, dict. des proverbes.)

Coumeint quiet n'est pas adé tant bon dè derè tot foo cein qu'on sè peinsè.

On mâidzo que sè tegnâi on héga po allâ trovâ sè pratiquès, allâvè on dzo vesitâ on malâdo dein on veladzo dâo défrou. Ein passeint découtè on adze, ye ve dâi ballès bélossès que lâi bailliront einviâ. L'arretà sa cavala po ein couilli cauquenès ; mâ pas moïan dè poâi lè z'avâi, l'étiont trâo hiautès. Adon ye montè avoué lè pî su la salla po aveintâ la brantse, ein tsouyeint dè pas dégringolâ, kâ se l'avâi perdu lo balan, l'arâi bin pu pequâ onna téta dein lo terreau, et tot ein couilleint clliâo bélossès sè peinsà : Tot parâi se cauquon fasâi *hiu !* et que la béta avançâi, saré on galé luron, et porré bin férè lo polliein. Ma fâi coumeint lo mâidzo avâi prâo la coutema dè peinsâ tot foo cein que lâi passâvè dein la boula, parâit que dese *hiu !* on bocon trâo foo, kâ l'héga crut

que faillâi modâ, et le fe onna lanchà, que mon pourro mâidzo arreva la téta la premire dein lo bosson d'épenès, et que lâi sarâi restâ on ne sâ pas tant qu'à quand, se dâi brâvo pâysans que passâvont ne l'aviont pas vu et ne l'aviont pas saillâi, kâ lâi étâi tant bin einfatâ que ne poivè pas frou solet.

*
* *

Cllia dè cé mâidzo fâ repeinsâ âi grantès rihuvès que sè fasont pè Vevâi su la pliace dâo martsi. Quand l'est que fasont la petita guierra et que faillâi terî, lo colonet recoumandâvè adé d'atteindrè lo coumandémeint; mâ y'avâi permi lè sordâ 'na beinda dè lulus, dâi tot minço, que ne demandâvont pas mî que d'eimbétâ cé pourro colonet, et que sè baillivont lo mot po lo férè mettrè ein colére. Assebin quand dévessont tserdzi lé pétâirus, ye tracivè su la pliace ein crieint: Surtout ne tirez pas avant le commandement de *feu!* Ma fâi à cé mot dè *feu!* vouaiquie 'na demi-dozanna dè clliâo bons fonds que pétarâvont dza tot espret, que lo colonet furieux lâo tracivè contrè âo galop ein boeileint: Qui est-ce qui a fait *feu?* A cé sécond mot dè *feu*, 'na quieinjanna d'autro terivont lo gatollion et *rrrâo! rrrâo! rrrâo!* su tota la ligne on oiessâi dâi débordenâïès, se bin que cé pourro diablio dè colonet étâi d'obedzi dè criâ tot dè bon *feu!* po férè botsi cé comerce.

---

2 **Mademoiselle Colibri.**

— Après tout, dit-il en s'efforçant de sourire pour la rassurer, je m'abuse peut-être sur ma position; il est possible qu'un air plus chaud, qu'un soleil plus généreux exercent sur moi une influence salutaire. On a vu s'accomplir des miracles moins surprenants.

— Oh! oui, vous vivrez, s'écria la jeune fille, qui joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Quoi qu'il arrive, je veux tout prévoir; et avant de quitter Paris, mes dispositions seront prises, pour qu'en cas de malheur ton avenir soit assuré.

— Songeons à vous guérir d'abord, mon père, songeons à vous sauver.

L'oiselier hocha la tête.

— Ecoute-moi bien, Virginie, fit-il; prête-moi toute ton attention. Ce que j'ai à te dire est grave.

Elle se rapprocha.

Il prit les mains de la jeune fille dans ses mains amaigries.

— T'es-tu jamais demandé, lui dit-il, qui j'étais, quel et le nom de ma famille?

— Ne vous appelez-vous pas M. Pamphile?

— Non.

— En vérité? demanda-t-elle.

— C'est un nom supposé que j'ai pris pour cacher le mien. Il y a là toute une histoire que je vais te dire en peu de mots. J'appartiens à la noblesse: la ruine et le malheur se sont abattus sur notre maison; j'ai dû travailler pour vivre, et plutôt que de livrer à la risée le nom sans tache de mes ancêtres, j'ai caché ma misère sous une appellation obscure. Oh! reprit-il avec un sourire amer, il eût été difficile de reconnaître dans M. Pamphile, l'obscur oiselier du quai de la Mégisserie, l'élégant Armand de Montgradon d'autrefois.

— De Montgradon, murmura Mlle Colibri en cherchant à rappeler ses souvenirs; ce nom m'est connu; je l'ai déjà entendu prononcer devant moi.

— Aux Antilles, quand tu étais toute petite.

— Je suis donc née aux Antilles?

— Oui, ma chère Virginie, et l'heure est venue de te révéler enfin le secret de ta naissance.

— Parlez! oh! parlez!

— Ce nom de Montgradon t'appartient également: mon pauvre frère, ton père, Virginie, l'aurait porté haut et fier, si la mort n'était pas venue briser sa carrière.

— Mon père est mort...

— En brave, pour sa patrie, au milieu d'un combat naval; tu n'avais que deux ans à cette époque.

— Et ma mère? s'écria-t-elle? Vous ne m'avez jamais parlé de ma mère: est-elle morte? vit-elle encore? O mon bon oncle, mon second père, ne me laissez pas plus longtemps dans l'incertitude à son égard.

M. Pamphile se recueillit quelques instants.

— Ce qu'est devenue ta mère, dit-il enfin, Dieu seul le sait. Elle accompagnait mon frère, elle était à ses côtés le jour fatal où un boulet ennemi l'a frappé. Le vaisseau que commandait M. de Montgradon, privé de son capitaine, est tombé au pouvoir des Anglais: une partie de l'équipage s'est fait tuer sur le pont plutôt que de se rendre; quelques blessés qui survivaient à la défaite ont seuls été faits prisonniers. Voilà tout ce que j'ai pu apprendre. La femme du capitaine de Montgradon, ta mère, mon enfant, a-t-elle sur vécu à ce désastre? Je n'en ai aucune preuve. De sa mort non plus je n'ai de preuve aucune. J'ai cherché vainement à connaître son sort; j'ai espéré longtemps, malgré l'absence, j'espère encore. Quelque chose me dit là que ta mère vit et que tu la reverras.

— Que Dieu vous entende! soupira Mlle Colibri.

— Les malheurs vont par troupe comme les corbeaux, reprit l'oiselier. Tandis que mon frère expirait, tandis que ta mère disparaissait dans la tourmente, l'incendie détruisait mes propriétés et les tiennes; tu n'avais que deux ans; ta jeunesse avait décidé Mme de Montgradon à se séparer de toi momentanément et à te laisser aux Antilles sous ma tutelle... L'incendie nous prit tout. A peine me fut-il donné de retirer quelques mille livres de la vente de mes champs dévastés. Nanti de cette somme, j'abandonnai un pays où il m'eût été par trop cruel de vivre dans la pauvreté après avoir connu des jours meilleurs; je vins en France, je t'amenai à Paris, et là, après quelques démarches inutiles pour obtenir un bénéfice, une pension, un secours quelconque en ta faveur, je me décidai à quitter mon nom, à cacher mon origine, à me faire marchand d'oiseaux. Cette boutique était à vendre, je l'achetai avec le peu de ressources qui me restaient et... tu sais le reste.

Une toux violente et prolongée interrompit le narrateur.

— Malheureusement, reprit-il après quelques instants de repos, l'air de Paris est trop froid; il fallait à mon tempérament l'ardent soleil des Antilles. Aujourd'hui que je puis me donner le luxe d'un climat plus tempéré, je crains bien qu'il ne soit trop tard.

— Oh! je vous entourerai de tant de soins, je prierai tant le ciel, qu'il faudra bien que Dieu vous conserve à ma tendresse.

— Chère fille! murmura l'oiselier avec un sourire plein de larmes, s'il suffisait des pleurs d'un ange pour me guérir je serais sûr d'atteindre l'âge d'un patriarche.

Ainsi que l'avait pressenti M. Pamphile, le remède suprême indiqué par le médecin, le changement de climat, venait trop tard.

Le pauvre oiselier n'eût pas même le loisir d'expérimenter si le soleil du Midi pouvait avoir quelque influence sur une constitution débilitée par la souffrance, les privations, les déceptions de la vie.

La maladie fit de tels progrès que toute tentative de quitter Paris devint inutile.

Quelques jours après la conversation que nous venons de rapporter, M. Pamphile dut renoncer à donner lui-même à ses pensionnaires ailés les soins accoutumés.

Il garda la chambre. Étendu sur une chaise longue,